

## TRADUCTIONS OUBLIÉES D'AMIEL

(DEUX POÉSIES DE PETŐFI)

---

### I

L'intéressante note que M. Antal RADÓ a publiée le 15 avril 1923 dans la *Revue de Hongrie* posait cette question : combien y eut-il de poésies de PETŐFI traduites en français par Amiel, et quelles sont-elles ? M. RADÓ, M. Bernard BOUVIER et M. Zoltán BARANYAI<sup>1</sup> ont découvert peu à peu toute une série de traductions. Ils ont rappelé que le volume d'Amiel *La Part du Rêve* (Genève, 1863) contenait une poésie de Petőfi et *Les Etrangères* (Genève, 1876) deux autres ; ils en ont retrouvé cinq dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* et six, dont deux déjà publiées dans la *Feuille centrale*, dans la première revue de littérature comparée — *Acta Comparationis Litterarum universarum* — rédigée par Hugo MELTZL, professeur de philologie allemande à l'Université de Kolozsvár. Enfin dans cette Revue même M. BARANYAI a sauvé de l'oubli treize poésies de Petőfi enfouies parmi les numéros du *Petőfi-Múzeum* de 1888, et dont trois étaient déjà connues de la *Feuille Centrale*. Somme toute, on réuni jusqu'à présent vingt-deux poésies de Petőfi traduites par Amiel.

Ainsi que M. Bouvier nous l'explique, c'est en 1848, dans sa dernière année de séjour à Berlin, qu'Amiel commença de s'intéresser à la langue, à la littérature et à l'histoire de la Hongrie. Alors qu'il s'initiait à toutes les littératures d'Europe, Amiel ne pouvait négliger l'histoire littéraire du peuple qui

1. Bernard Bouvier, *Une traduction inédite d'Amiel*. Revue des Etudes Hongroises, 1923, pp. 113-117 ; Amiel et Petőfi. Ibid., 1924, pp. 312-315. — Zoltán Baranyai, *H.-F. Amiel, traducteur de Petőfi*. Ibid., 1927, pp. 125-144.

attirait l'attention universelle par l'héroïsme avec lequel il combattait pour son indépendance. C'est donc à cette source d'inspiration que les trois premières traductions doivent être attribuées.

Cependant, remarque déjà M. Bouvier, la plus grande partie de ces traductions datait de 1880. Le 27 février de cette année, Amiel notait dans son « Journal Intime » : *Traduit douze à quatorze poésies de Petőfi*. Découvrant les traductions dans l'*Acta Comparationis* (1880) et retrouvant parmi les papiers de MELTZL la copie manuscrite des treize poésies publiées en traduction par le *Petőfi-Múzeum* de 1888, M. BARANYAI suppose que Meltzl encouragea Amiel à traduire plusieurs poésies de Petőfi. Il s'en rapporte sur ce point à la déclaration de Meltzl qui publia dans les *Acta Comparationis* la poésie de Petőfi traduite par Amiel « Le Printemps » : *Aus einer grosseren Collection, deren ms. noch bei lebzeiten des Verf. 's uns zugekommen ist*.

Je crois être à même de confirmer l'opinion de M. Baranyai, de résoudre définitivement la question des traductions de Petőfi par Amiel, et de publier en même temps deux dernières traductions, oubliées du penseur genevois.

## II

C'est l'excellent traducteur italien de Petőfi, le poète sici-lien Giuseppe CASSONE, qui présenta Amiel à son ami de Kolozsvár. Amiel accueillit les premiers numéros de la revue polyglotte de Meltzl avec enthousiasme. Il envoya tout de suite, dans une première lettre datée du 25 novembre 1877, la poésie « La feuille tremble » <sup>1</sup> pour le « Petőfi-polyglotte » de la Revue, en ajoutant : « Votre entreprise me paraît aventureuse mais des plus intéressantes ; elle est un essai pour remédier à la dispersion des peuples. » Le 23 décembre 1877 il le remercie du numéro du 15, où il a trouvé sa « petite pièce imprimée sans faute. » Le 7 janvier de l'année suivante il le complimente de nouveau de son initiative ; elle ressemble « à une revanche à la Tour de Babel ; ce n'est plus la confusion des langues, mais la symphonie des

1. V. les articles de M. Bouvier et de M. Z. Baranyai dans cette même Revue, 1923, pp. 113-117 et 1927, p. 129.

idiomes qui se montre en Transylvanie. » Et « en réponse » il lui envoie « trois tout petits travaux » <sup>1</sup>.

Au cours de recherches sur les traducteurs italiens de Petőfi, je fus amené à examiner de nombreuses lettres adressées à H. Meltzl ; je les avais reçues par l'aimable entremise du distingué écrivain de Transylvanie, M. Domokos GYALLAY ; elles se trouvent aujourd'hui au Musée National de Budapest. J'ai trouvé parmi ces papiers deux manuscrits d'Amiel. Ce ne sont que des copies, mais sans doute de la main de M<sup>lle</sup> M. F. Mercier, son amie et confidente ; car la première porte une note avec signature d'Amiel, et la deuxième, des corrections de sa main.

Le premier manuscrit contient précisément les trois « tout petits travaux » dont parle la lettre qui les accompagnait. Je le publie en soulignant les phrases écrites par Amiel lui-même :

*Journal de littér. compar. 1877, page 421.*

#### CHANTS POPULAIRES SUÉDOIS.

##### I

Je le vois dans tes yeux,	Bientôt, vierge au doux charme,
Un autre a su te plaire.	Sous la terre endormi
Dis-moi son nom, très chère ;	Sera ton pauvre ami :
Quel est-il, cet heureux.	Sur moi verse une larme.

##### II

Dans la mine aux flancs creux je brandis mon marteau.  
 La nuit seule, noire comme l'encre,  
 Voit ma pensée. Allons, mineur, ton lot est beau !  
 Brise le roc ! L'Espoir va du métal nouveau  
 Sous le soleil forger son ancre.

*H. Fréd. Amiel.*

*Genève, le 7 janvier 1877 <sup>2</sup>.*

1. V. les trois belles lettres d'Amiel publiées par Meltzl dans le cahier du 15-31 janvier 1885 (pp. 2821-2827) sous le titre : *Sur l'art de la Traduction, Welt-literatur etc., Lettres du feu professeur à l'Université de Genève, H. F. Amiel.*  
 2. Il faut corriger la date en 1878.



(Je trouve extrêmement curieux ce FRANÇAIS qui envoie du JAPON à une feuille HONGROISE la traduction en vers ALLEMANDS des chants SUÉDOIS, et je complète le cercle pour vous amuser <sup>1</sup>).

D'ailleurs ces deux morceaux sont attrayants par eux mêmes.

### III

Amour et liberté, j'adore en vous mes dieux.

Amour, à toi, joyeux

Je consacre ma vie

Sans regret ni détour ;

Mais, pour la Liberté, mon cœur te sacrifie,

Amour !

(d'après Petoefi).

De ce manuscrit qui porte des indications au crayon bleu pour l'imprimeur, Meltzl ne publia que les deux premières poésies, avec le premier alinéa de la note explicative <sup>2</sup>. La troisième poésie, rayée d'un trait de crayon bleu sur le manuscrit, est la traduction de la devise de Petőfi (*Szabadság, szerelem...*) que nous connaissons déjà par le recueil « La Part du Rêve. »

C'est ainsi qu'Amiel devint collaborateur de la revue polyglotte de Meltzl, dans laquelle celui-ci assurait les nombreux amis de ses idées de littérature universelle, que le plus grand poète lyrique du siècle — parce que libre absolument de tout esprit didactique — c'était Petőfi. Il n'hésitait pas à le mettre, de ce point de vue, au-dessus de Goethe lui-même <sup>3</sup>.

Ce n'est qu'en 1880 qu'Amiel traduisit de nouvelles poésies de Petőfi, peut-être pour se montrer reconnaissant envers l'excellent et infortuné traducteur sicilien Giuseppe Cassone — collaborateur assidu des *Acta Comparationis* — de lui avoir dédié l'année précédente sa traduction italienne du *Foû* de Petőfi <sup>4</sup>. En tout cas, avant de donner ces traductions aux *Acta Comparationis*, il les envoya à Noto, car Giuseppe Cassone écrivait à Meltzl le 12 juin 1880 : « Ha Ella ricevute le traduzioncine di F. Amiel ? Io spero che sieno state migliorate in qualche parte. »

1. P. Mayet, le traducteur des « Schwedische Volkslieder » que nous trouvons à la page 421, membre d'une famille française réfugiée en Allemagne, était d'ailleurs « bon Prussien » comme Meltzl l'explique dans la note à la page 487.

2. V. l'article cité de M. Z. Baranyai, *Revue des Études Hongroises*, 1927, pp. 126-127.

3. *Acta Comparationis*, 1878 et 1886 ; *Petőfi-Könyvtár*, X, pp. 186-189.

4. Petőfi : *Il Pazzo*, Noto, 1879.

## III

C'est justement ce petit recueil de poésies traduites de Petöfi que nous avons découvert dans le second des manuscrits en question. Trois feuilles séparées : les deux premières sont numérotées au recto et au verso (1-4), la troisième ne l'est pas. Nous y trouvons *vingt* traductions, sans titres, sans nom d'auteur, qui portent en chiffres romains les numéros 1-xx. Elles ne sont à vrai dire que dix-sept : les numéros xiv à xvi manquent. Le manuscrit comprenait quatre pages, dont la troisième s'est perdue. Mais c'est d'après ce manuscrit sans doute que Meltzl a publié les traductions qui se lisent dans les *Acta* après 1880. A preuve, d'ailleurs, le fait que les deux premières poésies sont pourvues d'indications pour l'imprimeur, puis biffées d'un coup de ce crayon bleu que nous connaissons déjà : la feuille manquante contenait certainement, sur les six poésies publiées dans les *Acta*, les trois qui manquent dans notre manuscrit ; c'est-à-dire *Mon Berceau*, *Le Remords*, *La fin du Globe*, qui parurent aux *Acta* du 15 octobre au 30 novembre 1882<sup>1</sup>. L'espace que présentent les deux faces de la feuille correspond parfaitement à l'étendue de ces trois poésies.

Outre les six poésies insérées dans les *Acta*, les treize du *Petöfi-Múzeum* remontent elles aussi à notre manuscrit par la copie que M. Baranyai a eue en main<sup>2</sup> (une, *Le Printemps*, est commune aux *Acta* et au *Petöfi-Múzeum*).

Les deux poésies qui manquent pour compléter la série, les numéros vi et vii — rayées dans notre manuscrit d'un trait fin de crayon rouge — parurent dans les *Acta* des 15-31 janvier (*La Neige*) et 15-30 avril 1885<sup>3</sup> (*L'Anneau*). Les voici :

## LA NEIGE

Sur la neige glisse un traîneau :  
Il porte ma belle à l'église.  
A l'autel il conduit l'agneau  
Vendu comme une marchandise.

1. V. l'article cité de M. Z. Baranyai, *Revue des Études Hongroises*, 1927, pp. 130-133. [La feuille manquante se trouve dans un autre dossier, voir *Revue des ét. hongr.* 1928, p. 122. N. d. l. R.]

2. *Ibid.*, p. 134.

3. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir consulter le recueil le plus complet de la revue en question, qui a été l'exemplaire de Meltzl et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de la Maison Petöfi, à Budapest.

Si j'étais la neige, ô traîneau,  
Renversé, culbuté sur l'heure,  
Sur moi tomberait ton fardeau :  
J'étreindrais celle que je pleure.

Lui donnant le baiser d'adieu,  
Savourant ce dernier supplice,  
Sur son cœur, sur son cœur de feu  
Je me fondrais avec délice.

#### L'ANNEAU

— Tu reconnais cet anneau, je le gage  
Bon joaillier ? — Certes ! il est mon ouvrage.

Pour ta promesse il fut fait. S'il est beau  
La vierge était un bien plus pur joyau.

— Oui, belle était ma jeune fiancée,  
Mais inconstante aussi dans sa pensée.

J'étais sans doute un trop candide amant ;  
Elle a bien vite oublié son serment.

Ce cher anneau n'était plus fait pour elle  
Je l'ai repris au doigt de l'infidèle.

C'est mon trésor que cet anneau léger.  
Je sais la place où je le veux loger.

Que sur l'instant ton zèle se signale :  
Fonds-moi cet or et m'en fais une balle.

La balle ira droit dans mon pistolet,  
Puis dans ce cœur dont on fit un jouet.

#### IV

Avec ces deux poésies la série des traductions de Petöfi  
par Amiel me semble complète. Il traduisit donc vingt-  
quatre poèmes de Petöfi qui sont les suivants : <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les chiffres romains entre [] indiquent la numérotation de notre manuscrit.

1. Le Choix douloureux (*Szabadság, szerelem...*). La Part du Rêve 1863. (Il envoya la même poésie, sans titre, à Meltzl le 7 janv. 1878 pour les *Acta*).
2. Les Nuages (*A felhők*). Les Etrangères 1876.
3. Mon premier né (*Fiam születésére*). Les Etrangères 1876.
4. La Feuille tremble (*Reszket a bokor, mert...*) *Acta* 1877. Cf. Revue des Etudes Hongroises, 1923, pp. 113-117.
5. La Perle (*A bánat? egy nagy óceán...*) *Acta* 1880. Feuille Centrale 1880. [I]. Revue des Etudes hongroises, 1924, p. 315.
6. Etoilés et Pleurs (*Le az égről hull a csillag*). *Acta* 1880 [II] Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 130.
7. Les Amis (*Voltak barátaim*). Petőfi Múzeum, 1888. [III]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 135.
8. Le Printemps (*Mi kéék az ég*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [IV]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 135.
9. L'Inquiétude (*Szivem, te árva rabmadár*). Petőfi Múzeum, 1888. [V]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 135-136.
10. La Neige (*Síkos a hó, szalad a szán...*) *Acta*, 1885. [VI].
11. L'Anneau (*A jeggyűrű*). *Acta*, 1885. [VII].
12. Jamais il ne fut (*Soha sem volt az szerelmes*). Petőfi Múzeum, 1888. [VIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 136.
13. Au Danube (*A Dunán*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [IX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 137.
14. Si je pouvais pleurer! (*Elfojtott könnyek*). Petőfi Múzeum, 1888. [X]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 137.
15. Ma tristesse et ma joie (*Bám és örömem*). Petőfi Múzeum, [XI] Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 137-138.
16. Autrefois (*Miért nem születtem ezer év: előtt*). Petőfi Múzeum, [XII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 138-139.
17. Le Csikós (*Pusztán születtem*). Feuille Centrale, 1880; Petőfi Múzeum, 1888. [XIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 139.
18. Grillon de mai (*Szülőföldemen*). Anthologie du XIX<sup>e</sup> siècle. Paris, Lemerre, 1880. Feuille Centrale, 1880 et sous le titre « Mon berceau ». *Acta*, 1880. [XIV]. Revue des Etudes Hongroises, 1924, pp. 113-114.
19. Le Remords (*Füldik a holdvilág...*) *Acta*, 1880. [XV]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, pp. 131-132.
20. La Fin [du] globe (*Mivé lesz a föld...*) *Acta*, 1882. [XVI]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 132.
21. La Montagne et la Vallée (*A völgy s a hegy*). Petőfi Múzeum, 1888, [XVII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 140.
22. Saperment (*Lánggal égő teremtettem...*). Petőfi-Múzeum, 1888. [XVIII]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 141.

23. L'Homme et la Femme (*Felhô és csillag*). Petőfi-Muzeum, 1888. [XIX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 141.  
 24. Mon Idole (*Szeretek én...*) Petőfi-Muz., 1888. [XX]. Revue des Etudes Hongroises, 1927, p. 142.

V

Le manuscrit dont nous avons parlé peut être considéré comme l'autographe du poète. Il faut donc entreprendre la critique des textes publiés jusqu'ici. Relevons d'abord les corrections faites sur notre copie de la main même d'Amiel :

- VII. 6. str. 2. vers je veux le loger corrigé en : je le veux loger  
 XII. 4. str. 2. vers *Rosette* *Rose*  
 IX. 1. str. 2-3 vers Quand Dieu fit l'homme, sur son front.....  
     *Passa comme un triste nuage* *Passa je ne sais quel nuage*  
     *Qui sait pourquoi ? Mais de* *Mais je sais bien, que de là*  
                                     *[là sont* . . . . .  
     *Venus et la nuit et l'orage*  
 XII. 4. str. 2. vers *Mon cœur eût célébré* *Mon hymne eût.....*  
                                     *la gloire*  
 XX. 1. str. 2. vers *Mais cet amour est* *Cet amour est sacré*  
                                     *saint*  
     5. str. 1. vers *Prosterné devant toi,* *Et moi, me prosternant*  
                                     *j'avouais*

Il va sans dire que toutes ces corrections du traducteur sont respectées dans les éditions des *Acta Comparationis* et du *Petőfi-Múzeum*.

Quant à la forme extérieure de ces poésies, les numéros III-V, VIII-X, sont divisés comme dans l'original en strophes (III. IV. V. X, deux strophes de quatre vers ; VIII, 5 de 4 vers ; IX, 4 de 2 vers). Les strophes du n° XII (Autrefois) ne sont pas séparées par le trait qui figure dans la copie consultée par M. Baranyai.

Pour ce qui est des textes, l'édition des *Acta* et du *Petőfi-Muzeum* peut être considérée comme très exacte : sauf dans *Ma Tristesse et ma Joie* où le lion fait de l'agneau son festin et non pas son destin (vers 6) ; dans *Sapement* il faut rétablir *contretemps* pour *contre temps* et *douleur* pour *douleurs*.



## VI

Nous l'avons vu, des vingt traductions qui lui furent envoyées par Amiel, Meltzl n'en publia que quatre du vivant de l'auteur et quatre après sa mort. Il lui avait promis pourtant d'en faire un recueil à part <sup>1</sup> ; il avait annoncé au numéro des *Acta* des 15-31 janvier 1886, la publication des traductions posthumes d'Amiel. Mais il dut bientôt interrompre la publication de son journal et c'est ainsi que, deux ans après, il céda treize poésies au Petőfi-Muzeum.

Meltzl était-il de l'avis de Cassone, que ces traductions avaient besoin d'être corrigées ? Lui qui encourageait tous ses amis à étudier le hongrois pour traduire Petőfi, ne pouvait sans doute être satisfait d'une interprétation qui avait pour source unique — M. Baranyai l'a démontré — la traduction en prose de Desbordes-Valmore, et ne saurait être, en ce qui regarde la forme, le contenu, l'expression — qu'une belle infidèle au plus.

Amiel avait mis en vers les poésies de Petőfi dans lesquelles il retrouvait sa propre tristesse et son propre pessimisme ; mais, on s'en doute bien, il s'y était appliqué par pur esprit de curiosité : « Il y a de la steppe, de l'Orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache.... On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien <sup>2</sup>. »

(Université de Pécs).

JENŐ KASTNER.

1. Cf. la lettre d'Amiel à Meltzl du 24 janvier 1881. *Revue des Etudes Hongroises*, 1927, p. 133.

2. *Journal Intime*, 27 février 1880.